

Les Boys II
Qu'est-ce qui nous fait courir?
Les Boys II, Canada (Québec) 1998, 120 minutes

Carlo Mandolini

Number 201, March–April 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59373ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mandolini, C. (1999). Review of [Les Boys II : qu'est-ce qui nous fait courir? / *Les Boys II*, Canada (Québec) 1998, 120 minutes]. *Séquences*, (201), 37–38.

il vit seul avec, au fond de l'être, une envie folle d'évasion à la Jack Kerouac. Bien sûr, il a une petite amie plus jeune que lui, Sarah, mais elle le sent de plus en plus distant. Serait-ce pour cette raison qu'elle ne veut plus aller au Mexique avec lui? Quand arrive le quarante-cinquième anniversaire de mariage de ses parents, sa sœur Anne doit brandir la menace de couper tout contact pour le convaincre d'y assister. Lors de la rencontre, la mère semble feindre une joie toute extérieure tandis que le père ne semble lui offrir que les regards vides d'une mémoire défaillante. Pour en savoir plus sur l'attitude distante de Tom envers ses parents, il semble qu'il faille aller dans les profondeurs abyssales de l'inconscient, ce qui pose moult questions au spectateur habité par un esprit cartésien. À un moment donné, un usager de l'autobus demande à Tom s'il faut un diplôme universitaire pour conduire un tel engin. Cette question ironique suggère que Tom aurait fait des études très sérieuses et qu'ensuite il aurait tout laissé tomber pour privilégier les voyages. De là viendrait l'attitude déçue des parents. Et, par conséquent, l'attitude distanciée de Tom envers ses géniteurs. Ces derniers l'auraient-ils trop poussé vers la réussite? Et lui, aurait-il trop misé sur son charme personnel pour vaincre tous les serpents? Pourquoi recherche-t-il une femme plus jeune que lui? Par simple désir de chair fraîche? Pour conserver une jeunesse éternelle à l'âge de 40 ans? On pourrait invoquer le démon de onze heures et plusieurs autres horloges. Le mystère loge quelque part à l'intérieur d'un réseau d'influences que la raison n'arrive pas toujours à dénouer.

Toute cette aventure est bien servie par une atmosphère qui sait suggérer, par les couleurs, des zones de malaise et d'euphorie. La façon d'éclairer nous fait paraître l'autobus comme auréolé d'un pouvoir fantomatique dans les couloirs de la nuit. Les nuages qui courent dans un ciel bleu royal nous renvoient à la magie du temps qui passe à vive allure quand un voyage invite à l'évasion. Au chapitre des malaises, il faut souligner des cauchemars radieux. Quand l'azur de la piscine se change en eau mordorée à la remorque d'un cauchemar, on nage à contre-courant des lueurs sombres pour illustrer ce genre de séquence. Cette mise en scène en oxymoron poétique distille un heureux malaise qui donne l'impression de danser sur la corde folle d'une

vision fantastique. Dans ce film, on voyage beaucoup dans le même autobus avec les mêmes personnes. Ce qui donne l'impression non seulement de tourner en rond, mais surtout, de faire du sur place. Il y a là de l'oxymoron qui a de la suite dans les atmosphères.

Les personnages qui fréquentent l'autobus sont fort bien campés et ne donnent pas dans la caricature. La grosse dame semble n'avoir pour compagnon que son petit chien qu'elle appelle Taureau. Il y a la jeune Anaïs qui provoque notre conducteur qui semble prêt à succomber à ses charmes. Elle en viendra à chambouler sa vie. Il y a Monsieur qui a connu des problèmes mentaux. Comme il ne peut plus supporter les murs qui l'étouffent, il erre comme une âme en peine. Il a le don de voir la couleur des gens. Pour lui, l'enfer est blanc et sent les médicaments. D'inquiétant qu'il était au début, il devient le plus lucide et le plus sympathique des passagers. Ces occupants souffrent tous d'un même mal: la solitude. On connaît le talent de Gabriel Arcand. On le sait capable de faire pleurer un désert ou de faire rire un saule pleureur. Ici, il joue le personnage de Monsieur avec une remarquable intensité. Un pur ravissement.

Dans le cadre du programme *Familiarité* de l'ONF, *Le Grand Serpent du monde* va plus loin que le simple constat de l'éclatement de la cellule familiale. Il suggère que le serpent se cache dans l'œuf du désir comme pour décourager toute volonté d'appivoiser une cellule stable. Ce qui pourrait dépendre d'un vide affectif hérité de sa propre famille, comme cela semble être le cas pour Tom. Le film d'Yves Dion s'avère une heureuse surprise.

Janick Beaulieu

1. OXYMORON: figure de rhétorique consistant à assembler des mots qui semblent contradictoires. Exemple: un silence éloquent.

LE GRAND SERPENT DU MONDE

Canada (Québec) 1998, 98 minutes — Réal.: Yves Dion — Scén.: Monique Proulx — Photo: Paul Van Der Linden — Mont.: Monique Fortier, Yves Dion — Mus.: Gaétan Gravel, Serge Laforest — Déc.: Gaudeline Sauriol — Int.: Murray Head (Tom), Zoé Latraverse (Anaïs), Louis Portal (Carmen), Gabriel Arcand (Monsieur), Jean-Pierre Bergeron (Jean Le Maigre), June Wallack (Anne) — Prod.: Monique Létourneau — Dist.: ONF.

Les Boys II

Qu'est-ce qui nous fait courir?

Dans une petite cinématographie comme la nôtre, il est inévitable que chaque nouveau film soit analysé, soupesé et débattu. Et, sans doute, il est aussi normal que l'on exige de chaque nouvelle œuvre cinématographique québécoise qu'elle soit, d'une façon ou d'une autre, plus ou moins *indispensable*. Aussi, un débat sur les Boys est inévitable, souhaitable même.



Les Boys II

Au cœur de ce débat, il y a la raison d'être de tels films. Certains les considèrent tout simplement inacceptables. Ils siphonnent l'argent des institutions (*Les Boys I* et *II* ont coûté respectivement 3,3 millions \$ et 4,7 millions \$) et n'apportent absolument rien au cinéma ou à la culture (québécoise). Pour d'autres, il n'y a absolument pas de quoi déchirer sa chemise et encore moins d'en faire une question d'état. Avec *Les Boys II*, Louis Saïa vient tout simplement de faire un autre film à succès, grossièrement commercial jusqu'au bout des ongles. Et il ne s'en fait aucun complexe. Après tout, c'est son droit. Saïa et ses producteurs ont voulu attirer les foules, ont tout fait pour y parvenir... et ils ont réussi. Point!

Mais, au delà de ces questions qui n'ont rien à voir avec l'art cinématographique, la critique de cinéma doit faire son travail. C'est-à-dire, écrire que *Les Boys II* est un film raté parce qu'il ne ressemble à rien! Ne pas le dire, ne pas l'écrire, ce serait être complaisant.

Aussi, abordons *Les Boys II* franchement, tel qu'il se présente: c'est-à-dire comme une matière filmique difforme dont le récit bancal ne va nulle part. Un récit qui n'est ni burlesque ni loufoque et qui ne propose qu'un ramassis de lieux communs et de gags de mauvais goût. En fait, son inanité est encore plus évidente que dans l'opus premier qui, malgré une exécution plutôt discutable, renfermait un certain contenu qui a vraisemblablement touché les cordes sensibles des Québécois.

Les Boys, en effet, illustre la revanche du mâle d'ici résolument frustré – une espèce constamment prise à partie dans notre cinéma – qui a toujours eu la vie très dure dans pratiquement toutes les formes de représentation de l'imaginaire québécois. Or pour une rare fois, les hommes de l'équipe de hockey de la brasserie de Stan sont devenus, en quelque sorte, de nouveaux David. Armés de bâtons de hockey, d'un humour douteux (le mot est faible) et de retentissants jurons, au terme d'un combat épique, ils finissent par triompher des plus redoutables Goliath.

Ces Goliath ne sont pas qu'adversaires physiques (les équipes adverses). Ils sont aussi toute la société contemporaine et ses assauts constants contre l'homme des tavernes. *Les Boys* est un antidote au malaise de l'homme moderne. En effet, la série de Saïa remet à l'honneur le parler rustique, la taverne-château fort et la femme objet. Tout redevient clair et simple, comme dans le temps... *Stan, une autre!*

Dans *Les Boys II*, nos nouveaux héros reprennent donc le combat. Mais cette fois, le champ de bataille s'est transporté en France. Et c'est dans le cadre d'un tournoi international de hockey amateur que les *Boys* devront à nouveau prouver leur valeur.

Mine de rien, cette internationalisation de l'enjeu dramatique des *Boys II* permet à Saïa de mettre de l'avant une question existentielle qui n'est pas inintéressante: celle du traditionnel malaise face à l'altérité.

Alors que le premier film montrait la difficile affirmation de l'identité masculine, *Les Boys II* traduit le malaise de l'homme québécois dans son rapport à l'*Autre*. Par exemple, lorsque le capitaine des *Boys* va rencontrer, au centre de la glace, le représentant d'une équipe africaine (pour l'échange de cadeaux traditionnel) le hockeyeur québécois non seulement ne comprend pas ce que son adversaire lui dit (même si celui-ci parle pourtant français), mais – de

retour au banc – il ridiculise le souvenir reçu en cadeau: une statuette représentant une sorte de divinité de fécondité.

Ce malaise face à l'altérité sera tel que, extirpés de leur contexte habituel (le Québec, la brasserie), les hommes québécois finiront par se retrouver dépouillés – littéralement – de tous leurs vêtements et de leur équipement.

Malheureusement, Saïa et ses scénaristes n'ont (évidemment) pas cherché à poursuivre dans cette voie et à approfondir l'idée. Au mépris de l'intelligence des spectateurs, les auteurs se sont contentés d'une *grosse affaire ben épaisse*, portée par une kyrielle de banalités et une mitraille de gags faciles (beaucoup sur le sexe, évidemment) qui touchent rarement la cible. Le résultat en est forcément désolant.

Désolant parce que, pour nous faire rire, Saïa a choisi la facilité et la grossièreté, tant au niveau de la narration, du dialogue que de la mise en scène. Il poussera même la bassesse jusqu'à pimenter ses séquences de match (filmées aussi patement qu'à l'occasion du premier film... Jean-Claude Lord, où êtes-vous?) d'images de violence et de sang absolument gratuites.

Et enfin, au bout de plus de deux très longues heures, durant lesquelles la salle rit assez peu d'ailleurs, on sort avec une impression de très grand vide.

La question demeure, qu'est-ce qui fait courir les Québécois en si grand nombre?: sans doute le phénomène d'entraînement provoqué par la publicité (les vedettes, le hockey...), plus qu'un attrait véritable pour le film.

Or, pour ne pas contribuer à ce phénomène, les critiques de cinéma doivent faire attention à ne pas sombrer dans la complaisance et se faire les complices (volontaires ou non) d'une opération de marketing. Il faut bien sûr s'attendre à ce que les critiques, dès qu'ils émettent des réserves sur certains films, soient tout de suite pointés du doigt (les accusations d'élitisme et de snobisme sont à l'ordre du jour: voir la récente sortie du réalisateur Richard Boutet contre l'un des critiques du *Devoir*). Mais lorsqu'on énonce clairement ses réserves devant un film comme *Les Boys II*, ce n'est ni pour enlever à qui que ce soit le droit de faire ce genre de cinéma, ni pour faire la morale à ceux qui ont franchement rigolé et aimé le film (ce serait bien le comble!). Sauf qu'il est du devoir des critiques de signaler aux spectateurs, aux producteurs et aux institutions qu'il y a risque. Risque de devenir un public de moins en moins exigeant et de plus en plus friand de produits flasques. Évidemment, il sera toujours plus facile et tentant d'aller voir ou de produire *Les Boys III* que le prochain Girard. Avec toutes les conséquences catastrophiques pour notre cinéma que cela implique.

La *spectature* intelligente, ça se cultive... Allez, au travail!

Carlo Mandolini

LES BOYS II

Canada (Québec) 1998, 120 minutes — **Réal.:** Louis Saïa — **Scén.:** Louis Saïa, René Brisebois, François Camirand — **Photo:** Georges Archambault — **Mont.:** Gaétan Huot — **Mus.:** Normand Corbeil — **Déc.:** Marc Ricard — **Int.:** Patrick Huard (Ti-Guy), Marc Messier (Bob), Rémy Girard (Stan), Paul Houde (Fernand), Daniel Russo (Laurent, l'organisateur français), Anne-Marie Pisani (Violette), Roc Lafortune (Julien), Pierre Lebeau (Méo) — **Prod.:** Richard Goudreau — **Dist.:** Lions Gate.